

Augustine

Film dramatique mis en scène par Alice Winocour

avec

Vincent Lindon (Charcot), Stéphanie Sokolinski (Augustine),
Chiara Mastroianni (Mme Chacrcot), Olivier Rabourdin (Bourneville)

Durée 1h 41. Sortie en France le 7 novembre 2012

Olivier Walusinski

Médecin de famille
28160 Brou, France

La création artistique est par essence l'image de la liberté et de l'imagination. Cette liberté permet-elle de trahir des faits historiques, les travaux de recherches sur l'hystérie par Jean-Martin Charcot (1825-1893) à l'hôpital de La Salpêtrière, afin de défendre implicitement la cause féministe ? C'est l'option choisie par Alice Winocour, pour son premier film « Augustine », sorti à Paris le 7 novembre 2012. Augustine est, en réalité, Louise Augustine Gleizes, née le 21 août 1861, une des hystériques de La Salpêtrière où elle est admise le 21 octobre 1875, à 14 ans (et non 19 comme dans le film). Moins connue que Blanche Wittmann (1859-1913), immortalisée par le tableau d'André Brouillet (1867-1942) « Une leçon clinique à La Salpêtrière », la jeunesse d'Augustine, la blancheur de sa peau, l'expressivité de son visage, la théâtralité de ses accès, en font la plus photographiée par Paul Regnard (1850-1927). Paul Richer (1849-1933) explique dans l'introduction de sa thèse: « Lorsqu'en 1878, j'eus l'honneur de terminer mon internat sous sa direction, M. Charcot arrivait à cette conception de la grande attaque d'hystérie divisée en quatre périodes, conception si simple qu'on s'étonne de ne l'avoir point trouvée depuis longtemps, et si féconde qu'elle éclaire l'histoire toute entière de la grande névrose ». Relatant la troisième période, Richer précise qu'Augustine « Gl... est celle de nos malades chez laquelle ces poses plastiques ou attitudes passionnelles ont le plus de régularité. Elles retracent principalement deux événements de son existence. Le premier, terrible, marque son entrée dans la vie; elle avait dix ans quand elle en fut victime. Le second, au contraire, lui cause un plaisir qu'elle ne cherche pas à dissimuler » (1,2,3).

Désiré-Magloire Bourneville (1840-1909) nous conte, dans le tome 2 de l'Iconographie Photographique de La Salpêtrière, paru en 1878, la

pathétique histoire clinique de cette malheureuse. Cette pauvre Augustine placée en nourrice très tôt, puis en pension religieuse où elle connaît, dès le plus jeune âge, des châtements corporels, est victime d'attouchements à 10 ans et est violée à 13 par l'amant de sa propre mère. Le film n'évoque à aucun moment ce terrible passé traumatisant, ni ne mentionne l'époque à laquelle il se situe. Il nous semble évident, à notre époque, que c'est cette scène première qu'Augustine rejoue, symbolise pour "convertir" l'attentat sexuel. Charcot semble insensible, en public, à ses cris et à son malheur, n'apportant son attention qu'aux symptômes, comme à son habitude (4,5). Sigmund Freud (1856-1939) rapporte une anecdote dont il fut témoin et qui, pourtant, témoigne de la parfaite perspicacité de Charcot quand aux mécanismes déclencheurs et à leur spécificité. Charcot susurre à l'oreille de son collègue Paul Brouardel (1837-1906): « mais, dans des cas pareils, c'est toujours la chose génitale, toujours... toujours... toujours... » Et Freud raconte: « Ce disant il croisa les bras sur sa poitrine et se mit à sautiller avec sa vivacité habituelle. Je me rappelle être resté stupéfait pendant quelques instants et, revenu à moi, m'être posé la question: puisqu'il le sait, pourquoi ne le dit-il jamais ?... » (6). Il ne l'a jamais dit, parce que sa volonté de savoir, qui était volonté d'avoir sous l'oeil quelques définitives « régularités plastiques », sa volonté de savoir fut peut-être aussi volonté d'évitement, comme le propose Georges Didi-Huberman (7). Il est clair que Charcot, fin observateur, s'intéressait au corps, à l'image alors que Freud s'intéressera à la parole.

Pour Augustine, c'est Bourneville qui écoute avec empathie et affection, longuement, et transcrit précisément ses hallucinations, sans négliger ses rêves, décrivant en détails tous ses traumatismes psychiques. L'intérêt qu'il portait à l'enfance, ses idées politiques progressistes ne sont

sûrement pas étrangères à son attitude bienveillante dont le film ne témoigne pas. Bien qu'il n'élabore pas une explication détaillée, sa phrase « Le délire hystérique a trait, en définitive, aux différents événements qui ont marqué la vie de L... » montre qu'il a parfaitement saisi que les traumatismes de l'enfance expliquent « la conversion » qu'est l'hystérie. Rappelons que Charcot commence à s'intéresser à l'hystérie, en 1870, quand il prend en charge l'ancien service des hystéro-épileptiques de Louis Delasiauve (1804-1893). En 1875, Charcot est encore à la recherche d'une cause organique, anatomo-pathologique, à l'épilepsie qu'il distingue de l'hystérie. Le modèle psychogénique de l'hystérie ne lui apparaîtra que dix ans plus tard, et 20 ans avant les écrits de Freud (8).

Jamais évoqué dans ce film, l'immense mérite de Charcot a été, à ce moment-là, de s'intéresser à une pathologie négligée par les aliénistes comme par les autres médecins alors que les profondes modifications sociales, politiques, et les guerres généraient de nombreux cas. Travailleur acharné, méthodique et minutieux, cultivé et despotique avec ses élèves, chacun sélectionné sur des qualités pouvant l'aider dans ses desseins de chercheur, Charcot est ambitieux, avide d'honneurs et certainement de reconnaissance. Un des ses élèves suédois Axel Munthe (1857-1949) nous a laissé un témoignage précis: « Il avait peu d'amis parmi ses collègues, il était craint par ses patients et ses assistants pour lesquels il avait rarement un mot gentil d'encouragement en échange du travail surhumain qu'il leur impose. Il était indifférent à la souffrance de ses patients, il prenait peu d'intérêt pour eux une fois son diagnostic porté, attendant le jour de l'examen post-mortem. Parmi ses assistants, il avait ses favoris qu'il a souvent hissés à des postes privilégiés bien au dessus de leurs mérites. Un mot de recommandation de Charcot était assez pour décider du résultat de tout examen ou concours; en fait, il a régné en maître sur toute la faculté de médecine. Partageant le sort de tous les spécialistes de la neurologie, il était entouré d'une galerie de femmes névrosées, qui lui étaient totalement dévouées. Heureusement pour lui, il était absolument indifférent aux femmes » (9). Vincent Lindon (est-ce le bon acteur pour ce rôle ?) semble pousser à l'extrême cette image de personnage introverti et timide. Stéphanie Sokolinski, dite Soko, joue, elle, admirablement, de façon impressionnante de réalisme, les scènes « de la grande hystérie », devant un public masculin, parfois déshabillée, criante vérité du peu de cas fait de la pudeur des patient(e)s à l'époque. Mais pourquoi inventer des promenades en tête à tête, de Charcot et Augustine, dans un potager d'un lieu qui ne ressemble en rien à La

Salpêtrière ? Pourquoi donner à penser qu'Augustine avait droit à un régime de faveur, avec chambre particulière et service, alors qu'elle partageait une vaste salle commune ? Pourquoi inventer que Charcot vient en catimini, la nuit, lui donner la becquée ? Pourquoi terminer cette évocation par un accouplement bestial entre le médecin et sa patiente, passage à l'acte invraisemblable et qui n'eut jamais lieu ? Sans doute pour illustrer ce mot de Jacques Lacan (1901-1981) « l'hystérique est une esclave qui cherche un maître sur qui régner » alors qu'en vérité « l'hystérie n'est pas un phénomène pathologique et peut, à tous égards, être considéré comme un moyen suprême d'expression », énoncé de Louis Aragon (1897-1982) et André Breton (1896-1966), en 1928, dans leur manifeste intitulé « Le cinquantenaire de l'hystérie » (10,11). On nous accusera d'être un trop ardent zélateur de Charcot, d'être un homme défendant des hommes et un point de vue d'hommes alors qu'Alice Winocour a mis sa sensibilité de femme pour peindre un machisme médical étouffant à la fin du XIX^e siècle. Rendons lui grâce d'avoir évoqué une petite part de l'œuvre monumentale pour la neurologie de Jean-Martin Charcot, souvent confondu par le grand public avec son fils Jean-Baptiste devenu navigateur. Il n'en reste pas moins que la mise en scène est « plate et monotone » comme l'illustre de nombreuses scènes de marches à pied dans des couloirs sans fin et que la cause défendue aurait mieux profité d'une narration originale et réellement inventive que cette mauvaise reconstitution falsifiante.



Augustine Gleizes

Remerciements à Hubert Déchy et Jacques Poirier pour leurs avis éclairés et leurs corrections.

Références

1°) Hustvedt A. *Medical Muses: Hysteria in Nineteenth-century Paris*. London. Paris. New-York. Bloomsbury. 2011. 372p.

2°) Charcot JM, Richer P. Description de la grande attaque hystérique. Paris. *Le Progrès Médical*. 1879;7(2):18-20.

3°) Richer P. *Etudes cliniques sur l'hystéro-épilepsie ou grande hystérie*. Paris. A. Delahaye & E. Lecrosnier. 1881. 736p.

4°) Bourneville DM, Regnard P. *Iconographie photographique de la Salpêtrière: service de M. Charcot*. Paris. Aux Bureaux du Progrès Médical. A. Delahaye. 1876-1880. 3 vol.

5°) Walusinski O. Augustine Gleizes (1861- ?), sa biographie. http://baillement.com/recherche/augustine_gleizes.pdf

6°) Freud S. *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Paris. Payot. 1923. 123p.

7°) Didi-Huberman G. *Invention de l'hystérie: Charcot et l'iconographie photographique de La Salpêtrière*. Paris. Macula. 1984. 304p.

8°) Bogousslavsky J. Hysteria after Charcot: back to the future. *Front Neurol Neurosci*. 2011;29:137-61.

9°) Munthe A. *The story of San Michele*. New-York. Dutton. 1929. 534p.

10°) Soler C. *Ce que Lacan disait des femmes: étude de psychanalyse*. Paris. Ed. du Champ lacanien. 2003. 284 p.

11°) Aragon L, Breton A. *Le cinquantenaire de l'hystérie (1878-1928)*. Paris. *La Révolution Surréaliste*. 1928;(11):20-22.



Augustine Gleizes photographée par Paul Regnard

Plaque de projection destinée à être utilisée avec les appareils de projection munis d'un châssis passe-vues, obtenues à partir du négatif original et réalisées à un très petit nombre d'exemplaire, à l'attention des médecins fréquentant le service des maladies du système nerveux de la Salpêtrière.